

# MAN GHITE

— Elle me fuit positivement, reprit-il ; l'autre jour je l'ai rencontrée au coin du petit bois, elle venait ici ; mais, voyant que je rentrais, elle a tourné dans une allée, si vite que j'ai eu à peine le temps de la saluer... Et je suis sûr, ajouta-t-il malicieusement, que lorsquelle saura me trouver à vos dimanches elle n'y voudra plus venir ! Pourtant je serais très heureux de gagner ses bonnes grâces... Que faire pour cela, tante ?

— La laisser en paix ! répliqua sèchement Mlle Favergé qui semblait sur les épines.

Elle le savait aussi bien que Guillaume, si Mme Audran n'était plus sûre de la trouver seule, elle renoncerait, très probablement, à ses visites du dimanche aux Fougerets ! N'avait-elle pas choisi ce jour-là entre tous parce que Guillaume le passait régulièrement tout entier et dîner compris, à la Courgée ? Sans doute, rien de plus naturel ! Le dimanche étant jour de repos, rien ne l'empêchait de venir distraire un moment la solitude de sa voisine et, tout haut, elle avait donné cette excellente raison pour justifier son choix ; mais tante Paule avait deviné tout bas que la vraie raison, la première de toutes, c'était cette absence certaine du maître de la maison. Elle avait bien vu que cette assurance, habilement donnée, avait seule enlevé, à la fin, le consentement qu'elle avait sollicité tant de fois. Aussi tremblait-elle maintenant à l'idée de ce qui pouvait arriver si Guillaume poussait jusqu'au bout " cette sotte lubie " et pour la première fois de sa vie, elle se surprit à souhaiter le prompt retour de Piogé !

Guillaume, cependant, s'était levé, riant de bon cœur de la réponse qu'il s'était attirée, mais n'en tenant aucun compte :

— Il pleut toujours, dit-il tranquillement, je vais faire atteler et envoyer chercher " notre " invitée.

Et il sortit sans laisser à tante Paule le temps de dire oui ou non.

Quand Mme Audran arriva aux Fougerets, une demi-heure plus tard, la première personne qu'elle reconnut à travers son tulle et ses lunettes, ce fut M. Favergé lui-même, armé d'un énorme parapluie, et venant, sous l'ondée, lui ouvrir la portière et l'aider à descendre de voiture.

Elle rougit sous son voile, de dépit sans doute, mais ne pouvant reculer, elle prit rapidement son parti de l'aventure, répondit de son mieux à ses politesses et accepta aussi gracieusement qu'elle put des soins qu'il lui était impossible de refuser. Elle lui rendit, du reste, la tâche légère et ne le garda pas longtemps sous la pluie ! En une seconde, et sans toucher presque la main qu'il lui tendait, elle fut sur le perron, puis dans le vestibule et il se débattait encore, assez maladroitement, contre une baleine récalcitrante du grand parapluie que, débarrassée déjà de son manteau et de son chapeau, elle arrangeait sur ses cheveux les dentelles dont elle s'enveloppait avec tant de soin et, disait quelquefois Barbe Bleue, avec tant de coquetterie !

Tante Paule n'était pas si expéditive, aussi Guillaume resta-t-il un moment surpris, ne songeant plus à lui offrir une assistance dont elle semblait se passer si bien.

Devant son neveu Mlle Favergé avait fait aussi bonne contenance que possible, mais, au fond, elle était très émue ; aussi au premier bruit de voix qu'elle surprit dans le vestibule, abandonnant une patience commencée, elle accourut à la porte, l'oreille tendue, inquiète et curieuse.

Il ne se passait là, pourtant, rien que de très ordinaire, les choses semblaient même aller assez bien !

Tout en s'arrangeant à son gré devant une glace, Mme Audran causait, le ton calme, indifférent, sans montrer plus d'hostilité que si Pierre, au lieu de Guillaume, s'était trouvé là pour la recevoir... Elle parlait de la pluie, du mauvais état de la route ; puis, le ton plus aimable, elle remercia Guillaume de lui pas fier !

avoir envoyé la voiture. Là-dessus, Guillaume parla à son tour, mais tante Paule n'eut pas le loisir d'en écouter plus long ! Les voix se rapprochaient... elle dut, au plus vite, retourner à ses cartes. D'abord, elle eut un mouvement de joie, Mme Audran, entrée seule, a saluait de son ton vif et gai des meilleurs jours ; l'intrus s'était enfin éclipsé sans doute. Vain espoir ! Une ombre suivit bientôt, qu'elle reconnut trop bien ! Guillaume, la bouche en cœur, avança, et choisissant pour lui-même un autre siège tout aussi moelleux, il s'y installa audacieusement :

— Tante Paule, dit-il alors, la voix douce et l'air insinuant, permettez-moi de rester ; je vous promets d'être bien sage, de ne rien casser et de vous lire votre feuilleton pendant qu'on fera le thé.

Et il regarda tout à tour ses deux victimes.

Tante Paule, l'air contraint, s'était tournée vers Mme Audran, mais, instantanément, le lit d'épines de la pauvre suppliciée se changea en lit de roses... et Guillaume fut bien attrapé !

Madame Audran souriait... Elle souriait à sa façon, les lèvres fermées " en femme qui regrette ses jolies dents," s'était dit un jour tante Paule qui, elle, avait renoncé depuis longtemps à toute espèce de prétentions, mais les mauvais yeux de tante Paule ne voyaient pas tout ; ceux de son neveu, qui étaient fort bons, virent tant de choses à la fois au coin de ces lèvres tant soit peu moqueuses que, du premier coup, il fut séduit, comme Pierre l'avait été, par ce charmant sourire de vieille femme !

— Ce sera presque l'ancien trio, dit-elle légèrement ; mais Pierre avait pour lui cette circonstance atténuante que sa présence y était involontaire... s'il s'ennuya, ce ne fut pas sa faute !

— Il ne s'ennuya pas, fit Guillaume en riant ; mais, je réclame... Ce Pierre a trop de chance ! Il a obtenu, lui, sans rien demander et moi, pauvre diable, je demande sans rien obtenir !

Un instant, les lunettes noires s'arrêtèrent sur lui, une seconde seulement... puis, comme il se levait, l'air digne, la vieille dame fit un geste pour l'arrêter

— Attendez, dit-elle gairement, jouez-vous le whist ?

— Oui, cria aussitôt tante Paule, à qui ce mot faisait tout à coup dresser l'oreille.

— Alors, restez... et tant pis pour vous !

La patience resta inachevée. Tante Paule avait débarrassé la table de ses cartes et, rayonnante, battait déjà le nouveau jeu.

Que de soins superflus, de soucis inutiles et qui peut en ce siècle capricieux, prévoir la marche des événements ! Où donc avait-elle pris que Guillaume fut un tel loup garou pour leur voisne ?...

Qu'elle en eût peur et qu'elle se refusât à le voir... S'était-elle trompée à ce point, ou bien...

Qui trompe-t-on ici ?

N'importe ! Tout est bien qui finit bien et la " sotte lubie " de Guillaume ne pouvait, certes, mieux finir ; son mauvais coup tourne à sa confusion, et ce jour est un beau jour !

— Il y a un siècle que je n'ai fait mon whist, dit tante Paule, dans un soupir heureux.

Elle s'adresse à Mme Audran, assise en face d'elle, le dos au jour, et dont elle distingue vaguement les mains gantées et les lunettes entourées de dentelles vaporéuses.

— Moi aussi ! répond Mme Audran avec entrain.

— Moi aussi ! fait à son tour Guillaume, avec un moindre enthousiasme.

Ce n'est pas au whist à un centime la fiche qu'il a perdu ses fermes, et la partie ne lui promet pas des émotions fiévreuses ! Un instant même, il a envie de rire à se voir si vertueusement encadré par les lunettes noires de Mme Audran, d'un côté, et le faux tour de tante Paule, de l'autre ; mais, quoi !... la pluie tombe toujours et il y a, dans la vie, des heures où l'on n'est pas fier !

Au whist tante Paule est, d'ailleurs, une forte tête et, bientôt, Guillaume s'intéresse au jeu plus qu'il ne l'aurait cru possible au début. Sa vertu, au reste, n'est pas récompensée... il perd selon l'usage ; mais tante Paule montre une telle joie de l'avoir battu qu'il ne peut, en toute conscience, regretter ses cinq sous !

Mme Audran a commis par une coupable distraction, deux ou trois de ces erreurs qui font la joie de l'adversaire et le désespoir du partenaire compromis ; Guillaume le lui fait sentir, mais sans fiel et sans rançune, seulement pour le principe, car elle paraît elle-même ne pas s'en soucier autrement !

Elle met tant de bonne grâce, d'ailleurs à reconnaître ses torts et à recevoir ses conseils, qu'il serait incapable de lui en vouloir, eût-il perdu beaucoup plus de cinq sous ! Et bientôt, avec un commencement d'intimité, la plus douce harmonie règne autour du tapis vert.

Fidèle à sa promesse, Guillaume lit ensuite à tante Paule son journal du dimanche, y compris un feuilleton des plus tragiques qui tue son homme à tous les chapitres, et qu'il débite comme on joue un drame, la voix terrible et le geste furibond. Il y ajoute même, chemin faisant, tant de choses invraisemblables qu'à la fin la pauvre tante Paule, n'y comprenant plus rien, doit se résigner à attendre la " suite au prochain numéro " qui lui apportera, sans doute, les éclaircissements nécessaires.

Le temps passait, cependant, et Guillaume s'étonnait même qu'il eût passé si vite ; il n'avait plus bâillé une seule fois depuis l'arrivée de Mme Audran et, jusqu'au bout, sa conduite fut de tout point irréprochable ; pour rester " dans le ton ", se dit-il, et ne pas offusquer les lunettes noires par la présence inusitée d'un flacon de rhum au milieu du plateau, il mit de la crème dans son thé et, voulant à Dubars cette libation anodine, il l'avalà sans sourciller jusqu'à la lie !

Après le thé, tante Paule recommença la patience tout à l'heure dédaignée et, sans plus s'occuper de ses deux invités qui semblaient, du reste, n'avoir plus aucun besoin d'un trait-d'union, elle se plongea avec délices dans cet inextricable dédale de combinaisons qu'on appelle, si souvent à tort, une réussite !

— Parlez-moi de mon propriétaire, avait dit Mme Audran, je sais que vous l'avez vu ces jours-ci.

Et Guillaume lui donna longuement des nouvelles du collégien.

Il venait de le voir, en effet ; dans cette saison Guillaume ne manquait jamais de raisons, bonnes ou mauvaises pour promener ses dieux Lares, aller et retour ; il les ramenait de Paris, après trois jours d'hôtel et quelques heures de wagon-lit !

De Paris il rapportait des merveilles. L'élève Pierre Rouvrys s'amendait sérieusement, avait dit le directeur du collège, presque aussi surpris d'annoncer cette nouvelle que Guillaume de la recevoir, ses professeurs s'en louaient à l'envi, et il lui avait lui-même, personnellement, témoigné sa satisfaction de ce nouvel état de choses.

— Là-dessus, Guillaume, qui pouvait à peine en croire ses oreilles, fit demander immédiatement son pupille au parloir.

Là, il l'examina avec inquiétude. Non !... Pierre n'avait pas encore la figure parcheminée d'un vieux savant ; sa mine était au contraire des plus brillantes, il était de force, évidemment, à supporter sans pâlir les épreuves du nouvel état de chose !

Le tuteur se senti tenu d'adresser, lui aussi, quelques félicitations à ce pupille plein de promesses et serrant dans les siennes cette main, noblement teinte d'encore Mathieu Plessy :

— Eh bien ! mon pauvre vieux, dit-il, tu t'es donc mis à travailler !

Ce n'est pas sur ce ton, sans doute ( un ton plein d'affection et triste compassion ), que le directeur avait donné à Pierre son *satisfecit*, et ce compliment du tuteur ressemblait fort à un compliment de condoléance, mais le mal ne fut pas grand ! Si Pierre n'y trouva pas d'encouragement, il y sentait tout au moins une réelle sympathie. Guillaume avait passé par là, lui aussi, il n'y avait pas si longtemps ! et son rude effort était bien compris.